

Dublin : Congrès International d'études féministes

In: Les Cahiers du GRIF, N. 36, 1987. De la parenté à l'eugénisme. pp. 151-154.

Citer ce document / Cite this document :

Degraef Véronique. Dublin : Congrès International d'études féministes . In: Les Cahiers du GRIF, N. 36, 1987. De la parenté à l'eugénisme. pp. 151-154.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif_0770-6081_1987_num_36_1_2210

Société

Dublin : Congrès International d'études féministes

Pour faire le point sur les problématiques et enjeux soulevés par les recherches féministes avait lieu début juillet à Dublin, République d'Irlande (un des états européens les plus sexistes et répressifs) le troisième congrès international interdisciplinaire d'études féministes. Intitulé « Le Monde des Femmes : Visions et Révisions » il a rassemblé près de deux mille chercheur(e)s, enseignant(e)s et activistes de 48 nationalités différentes dont une grande majorité d'américaines, de canadiennes, d'irlandaises et de hollandaises. Au total un millier de communications, une cinquantaine de « workshops » plus informels, une session plénière quotidienne, des expositions, une foire du livre et des animations culturelles.

Le premier congrès s'est déroulé en 1981 à Haïfa, Israël, sous le titre inaugural « Etudes Féministes : le Nouveau Savoir ». Trois ans plus tard à Groningen, Pays-Bas, 800 congressistes élaboraient des stratégies pour étendre les principes et méthodes des études féministes à toutes les disciplines scientifiques, créer des réseaux internationaux de chercheurs et obtenir la reconnaissance des institutions académiques et politiques. Cette année à Dublin le congrès avait pour objectif d'évaluer le développement « global » des études et recherches féministes et surtout leur contribution au(x)(?) mouvement(s)(?) de libération des femmes. Où en est la révolution intellectuelle annoncée ? Quels sont ses liens avec le changement social ?

L'exigence de l'articulation entre théorie et action sociale préoccupait surtout les activistes irlandaises qui avaient bataillé ferme avec les organisatrices pour tenir des « workshops » sur les questions cruciales pour le mouvement féministe irlandais : la pauvreté des femmes et la défense du droit à l'information en matière de contraception et d'avortement. Comptant sur la solidarité des féministes universitaires elles avaient organisé une manifestation dans les rues de Dublin sur le thème des violences contre les femmes. Une cinquantaine de congressistes ont manifesté avec les Irlandaises... Ce n'est pas beaucoup et bien entendu cela ne prouve rien mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'à Dublin comme ailleurs, les débordements sont presque uniquement théoriques. Et globalement, la situation économique, sociale et politique des femmes ne s'améliore pas. Comment, dans ces condi-

tions, résister à la critique de celles qui – soucieuses de confronter « savoir et expérience, recherche et praxis » – voient dans le féminisme académique une source de déradicalisation politique ? Que leur répondre quand elles disent que la troisième vague du féminisme correspond à la transformation d'un mouvement politique en débats académiques ? Que la création des « Etudes sur les Femmes » consacre l'institution du féminisme comme enjeu d'une compétition carriériste détachée de toute forme de lutte politique pour le changement ? Qu'un nouvel objet de savoir, « les femmes », est institué permettant à de nouveaux sujets chercheurs, « des femmes », de produire des théories ? Et qu'il n'est pas possible d'y voir autre chose que la reproduction des catégories et hiérarchies « scientifiques » patriarcales contribuant à la division des femmes – les savantes et les profanes – et à l'exclusion de ces dernières de la production du féminisme ? Ces critiques ne sont pas nouvelles. Elles ont déjà alimenté les discussions de plusieurs générations d'intellectuels. A ces objections, les féministes universitaires répondent qu'elles mènent un combat politique qui revêt plusieurs dimensions : la transformation des structures de pouvoir au sein des institutions, le renversement de l'androcentrisme dans la production du savoir et l'élaboration de théories et méthodologies nouvelles. Pari tenu ? Seule une analyse rigoureuse de toutes les communications proposées à Dublin permettrait de répondre. Je me limiterai ici à livrer quelques impressions.

Le congrès atteste que les « women's studies » – qu'on traduit en français non sans quelque ambiguïté par études féministes – sont en plein développement même si leur « intégration » aux structures académiques est problématique : quelle que soit la discipline scientifique, la critique féministe a entamé l'idée du « connu et du connaissable » mais elle n'a pas encore réussi à altérer la conception globale des programmes d'études. L'approche féministe du savoir n'est pas une « spécialité » parmi d'autres, elle ne peut donc pas être considérée comme une annexe au savoir déjà constitué. A l'écoute de certains exposés, il m'a semblé que ce souci de globalité était quelque peu perdu. Il ne faut évidemment pas sous-évaluer les résistances : il a été répété que la lutte contre la marginalisation, les nombreux problèmes financiers, administratifs et institutionnels absorbent des quantités considérables « d'énergie » chez celles qui ont mis sur pied et font fonctionner les centres d'études féministes. L'évaluation des enseignements féministes qui occupait une large place à Dublin a donné lieu à quelques remarques intéressantes : les enseignantes ont tendance à supposer que les filles connaissent l'histoire récente du féminisme et les critiques de base énoncées par le mouvement. C'est une erreur et des cours d'introduction générale sont absolument néces-

saïres. D'autre part, elles sous-estiment le malentendu et les résistances et une enseignante expliquait par exemple la difficulté de donner cours à des garçons qui suivent son cours parce qu'il y a le mot sexe dans l'intitulé ! J'ai regretté l'absence d'étudiantes car j'aurais aimé les entendre commenter leur expérience d'élèves de profs féministes. A Dublin, il y avait un certain malaise du fait de la présence de chercheurs travaillant dans le cadre des « men's studies ». Se référant aux analyses des catégories féminin/masculin élaborées par les féministes, ils développent la réflexion sur les hommes et la masculinité en mettant l'accent sur les contradictions entre les expériences privées et le modèle dominant, s'interrogeant sur les mécanismes sociaux de reproduction. Certains travaux mettaient particulièrement l'accent sur la paternité comme expérience et comme institution sociale et rendaient compte d'expériences de prise de conscience menées avec des hommes violents.

La majorité des travaux présentés relevait des domaines des sciences dites humaines et consistait surtout à instituer les femmes comme nouveaux sujets de discours, à reprendre et réviser le travail théorique traditionnel et à rétablir la visibilité des femmes comme collectivités (suffragettes, grévistes) ou singularités (grand intérêt des historiennes pour les biographies et les journaux de femmes « célèbres ou ordinaires »). La sous-représentation des sciences dites exactes persistait à Dublin et l'essentiel de la réflexion développée interrogeait cette relative absence : pourquoi les femmes se détournent-elles des sciences ? Comment s'opère le sexisme dans ces disciplines ? D'où l'agacement d'une participante qui faisait remarquer qu'il était largement temps d'analyser ce que les féministes faisaient dans les sciences plutôt que de rappeler sans cesse qu'il n'y avait pas assez de scientifiques féministes. A Dublin, la critique féministe des sciences concernait surtout le domaine bio-médical. Axées sur le thème des nouvelles techniques de reproduction, les analyses formulées dénonçaient l'objectification, la manipulation et l'exploitation – du corps – des femmes et mettaient l'accent sur les possibilités d'eugénisme et notamment de sexage.

Du côté du langage, Mary Daly, la philosophe américaine vedette du congrès, a expliqué à une assistance très partagée – médusée ou consternée – son projet de « métadictionnaire féministe radical ». Ne connaissant que le « men-made pseudo-english », l'essentiel m'a évidemment échappé et j'espère qu'il se trouvera un jour une francophone aussi inspirée et inventive qu'elle pour assurer la traduction française du « Websters' First Intergalactic Wickedary of the English Language ».

Sur le plan épistémologique, j'ai entendu dire à plusieurs reprises que la critique féministe des sciences avait largement contribué à transformer les modèles conceptuels en vigueur par l'introduction de nouveaux concepts (le genre, l'articulation production/reproduction, le patriarcat) acceptés et utilisés par les membres d'une importante communauté scientifique. Se fait jour cependant la nécessité de réfléchir sur la façon dont jusqu'ici les concepts, modèles et méthodes ont circulé entre les « anciens » et les « nouveaux » champs de recherche. Toutes insistaient sur les risques d'élaborer du nouveau dans les domaines où aucune « tradition » de recherche n'est encore fermement établie et sur les difficultés que cela représente pour les jeunes chercheuses qui ont besoin de références. Restait aussi posée la question de l'objectivité, de la conciliation de l'engagement politique et des préoccupations scientifiques mais sans prétention d'élaborer une science féministe.

En ajoutant aux travaux présentés à Dublin les nombreux autres élaborés en dehors des institutions, on réalise l'importance du corpus qui a déjà été constitué. Il est à la fois un outil de connaissance et de transmission pour les jeunes, du moins ceux et celles qui étudient ou fréquentent les groupes féministes. Et les autres ? N'est-il pas urgent de questionner et réfléchir les modes de passage des théories scientifiques aux projets politiques ? Quels liens les intellectuelles entretiennent-elles avec les mouvements féministes et avec les femmes qu'elles étudient et dont elles parlent ? Question posée aux féministes en mouvements aussi : comment faire pour que le savoir académique ne soit pas le seul mode de transmission du féminisme ? Pour que ce mouvement politique ne s'historicise pas seulement sous la forme d'une énorme bibliothèque ?

Véronique Degraef